



CCLXXXII. À PAUL DUKAS

Arcueil-Cachan, le 14 Août 1915

Cher Monsieur Dukas.

Vous avez devant vous, si j'ose dire, un drôle d'individu. Il vient, tout tremblant, vous adresser une requête : pourriez-vous me recommander auprès d'une œuvre secourable aux artistes ? Le pouvez-vous ?

Je ne vous raserai pas à vous parler de « misère », de « commerce qui ne va pas ». Je crois que cela est peu utile & peu distrayant.

J'ai eu de vos nouvelles par *Le Cri de Paris*, lequel vous demande quelle influence la guerre peut avoir sur la Musique. Votre réponse fut charmante & bien naturelle.

Les bonnes vieilles guerres de Napoléon I^{er} nous donnèrent froidement Berton, avec son *Aline reine de Golconde*. Les grognards, qui aimaient la Musique, l'aimaient à leur façon : simplement.

Très amicalement je suis, Cher Monsieur Dukas,
votre admirateur

Erik Satie
22, rue Cauchy, 22
Arcueil-Cachan, Seine

☞ CCLXXXIII. PAUL DUKAS À ERIK SATIE

le 17 août 1915

Cher Monsieur Satie,

je vous remercie d'avoir songé à vous adresser à moi. Pas plus que vous, je ne juge utiles les périodes littéraires congrument balancées sur les horreurs de la guerre et leurs suites économiques. Il est évident qu'elles ont troué nos poches qui n'étaient déjà pas si solides.

Je vais m'occuper immédiatement de vous faire obtenir un résultat que j'espère sérieux et que je voudrais prompt, surtout.

Comptez sur mon dévouement et croyez-moi en toute sympathie

vôtre Paul Dukas

CCLXXXIV. À PAUL DUKAS

Arcueil-Cachan, 22 rue Cauchy, Seine
Mercredi 18 Août 1915

Cher Monsieur Dukas,

vous êtes bon & je veux vous remercier de votre gentille lettre.

Ce que vous obtiendrez ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd – même muet – croyez-le.

ES

P.-S. Debussy se baigne du côté de Dieppe, dans le pays de Seine Inférieure.

Il ne comprend rien à la guerre.

Pour moi, cette guerre est une sorte de fin du Monde plus bête que la véritable. Heureusement que nous n'assisterons pas à cette grandiose mais stupide & inhumaine cérémonie : *la dernière*.

E. S.

☞ CCLXXXV. PAUL DUKAS À ERIK SATIE

Paris, 21 août 1915

Cher Monsieur Satie,

j'attends d'un moment à l'autre une réponse du Sous-Secrétariat des Beaux-Arts où j'ai adressé une requête instante en votre faveur. J'espère que ladite requête sera suivie de l'effet rapide et satisfaisant dont vous parlait ma dernière lettre. Mais pourquoi, pour aller au plus pressé, ne feriez-vous pas, vous-même, une démarche à la Fraternelle des Artistes, auprès de Cortot qui s'en occupe très sérieusement ?

Il vous recevra le plus gentiment du monde, j'en suis sûr, et il est bien inutile que vous vous recommandiez de moi, comme vous le pouvez si vous le jugez nécessaire. Je ne sais, par exemple, l'heure à laquelle Cortot se rend rue de Valois (au n. 3, dans un des locaux des Beaux-Arts, c'est-à-dire au Palais-Royal). Il vous suffirait peut-être de lui écrire, de ma part, si vous voulez, pour lui demander ses heures. Cela ferait déjà deux cordes à votre arc : le commencement d'une lyre !...

Je serais enchanté de vous voir un peu. Mais il se passe dans ma vie, cette quinzaine, une chose effroyable : je déménage ! Je quitte la rue de l'Assomption pour la rue Singer où je pense vous faire signe dès que je serai à peu près installé. D'ici là j'ai confiance que nous aurons obtenu un résultat qui motivera les remerciements que vous avez la trop grande gentillesse de m'envoyer d'avance. La guerre... c'est la guerre, comme on dit dans *Carmen*. Je ne sais si j'y comprends, moi, quelque chose. Mais je crois la planète abrutie pour vingt ans à la suite de cette répétition générale du Jugement dernier.

Tout cordialement vôtre

Paul Dukas

CCLXXXVI. À PAUL DUKAS

Arcueil, le 22 Août 1915

Bon Monsieur Dukas.

J'aurais dû vous dire que j'ai touché *cent francs* des Beaux-Arts. Votre idée Cortot est certainement très bonne. Voudriez-vous lui écrire ?

Une pudeur stupide me retient de faire cette demande. Voulez-vous la faire ? *

Vous avez une autre autorité que la mienne. Pour ces choses il m'est impossible de m'adresser à Debussy : il ne peut le faire, par pure nervosité. Il a la nervosité un peu nerveuse, si j'ose dire ; & ne peut commander à ses nerfs qui sont sensibles & fortement nerveux, de même que sa nervosité est nerveuse.

J'aime beaucoup votre vue sur l'avenir de l'esprit européen.

Croyez-vous que « l'homme » comprend réellement son bonheur !

Enfin ! N'en parlons plus ! Que l'Homme s'arrange !

Il n'est pas très aimable, le pauvre, non plus que subtil.

Admirativement vôtre :

ES

* Je vous supplie, mes pauvres petites mains jointes.

CCLXXXVII. À PAUL DUKAS

Arcueil, le 24 Août 1915

Cher Monsieur Dukas.

J'ai touché *cent francs* des Beaux-Arts en juillet dernier ; j'avoue que sur cette somme, il m'a été impossible de prélever le moindre louis pour le placer à la Caisse d'Épargne. Cet instrument de percussion, d'une valeur sonore si appréciée des dilettanti, ne figure pas dans ma batterie. J'en connais les nombreuses ressources, mais je ne sais pas l'écrire & je n'en joue que d'un seul doigt.

Merci, Bon Monsieur, de tout ce que vous faites pour un homme bien peu sympathique mais peu méchant.

J'espère que le Seigneur vous en tiendra compte, que je ne serai pas assez répugnant pour oublier.

En effet, les Russes entendent mal ; leur orchestre est diablement creux. Mais combien les Allemands ont le sentiment de la tonalité ! J'admire l'ingéniosité précise de leurs développements tout beethoveniens.

Quant aux bons Alliés – les pauvres ! –, ils en sont encore à Berlioz, & ils Charpentisent misérablement ; de plus, ils ont l'air de journalistes, ce qui n'est pas très fort....

Erik Satie

☞ CCLXXXVIII. PAUL DUKAS À ERIK SATIE

le 1^{er} septembre 1915

Cher Monsieur Satie,

Je suppose que ce qu'a pu faire la Fraternelle n'est qu'un commencement et qu'il pourra y avoir des suites. Quant aux Beaux-Arts, j'ai reçu une réponse conforme à ce que vous m'aviez appris. Ma sollicitation reste prise en considération, mais, me dit-on, la pénurie des ressources est si grande qu'il n'est guère possible de me donner satisfaction avant quelque temps, vu la date relativement récente de l'« encouragement » dont vous parlez.

Je suis confus de ce mince résultat, attendu que les deux portes où j'ai frappé pour vous sont les seules que j'aie chance de voir s'ouvrir. Je vais tenter de quelque autre côté l'usage de mon trousseau de clefs. Si je réussis mieux, vous en serez immédiatement informé.

Mon déménagement auquel vous daignez vous intéresser, ressemble à l'insurrection de Varsovie. Je vous écris au milieu de ballots, de caisses de livres, et de toutes sortes de débris d'existence qui représentent ma vie actuelle en fuite, ou plutôt en retraite stratégique pour être poli devant tant de choses. La guerre, la guerre... ne me console guère, ni personne, je crois, de rien. Mais il paraît que les militaires la font par goût. Dommage qu'on les recrute dans le civil.

Très cordialement

Paul Dukas

CCXC. À PAUL DUKAS

Arcueil, le 5 octobre 1915

Cher Monsieur Dukas.

Comment allez-vous ?

Avez-vous remarqué que le temps s'est mis au froid ?
Pourquoi y a-t-il des saisons plus froides que les autres ?
Combien la Nature est arriérée !

Quel obscurantisme !

Et le Soleil ? Quel idiot !

Surtout, & c'est le cas de le dire, quel fourneau ! Il est amusant avec ses coups de tête de soleil !

On en meurt, vous savez ?

Aussitôt qu'apparaissent les premiers froids, que fait le Soleil ?

Il part pour les pays chauds, Monsieur ; et ne revient dans nos contrées qu'à l'époque des fortes chaleurs, à l'époque où sa présence est une véritable calamité pour le pauvre monde, à l'époque où la fraîcheur serait tant appréciée, serait si nécessaire. Il vient & brûle tout, jusque nos chères récoltes. Honte à cette brute !

Les « braves militaires » sont étonnants. Ils ont tout pour eux : le courage, l'intelligence, l'énergie & l'*Endurance*. Je connais un vieux commandant retraité qui supporte très bien les horreurs de la guerre. C'est un brave. Je l'admire.

Amicalement

ES

CCXCI. À PAUL DUKAS

Arcueil-Cachan, 11 octobre 1915

Bon Monsieur Dukas.

Merci. Je viens de voir Bloch. Il m'a remis vingt-cinq francs.

C'est toujours ça.

Il ne peut certainement faire plus.

Je viendrai vous serrer la main, mercredi à 14 heures.

Admirativement à vous

ES

CCXCIV. À PAUL DUKAS

Arcueil, le 4 Novembre 1915

Cher Monsieur Dukas.

Je viens de toucher, du doigt, cent francs, qui me furent remis, en mains propres, par un beau monsieur des Beaux-Arts.

Merci de cette aubaine aussi bonne que douce. Le billet de cent francs est une jolie chose, soigneusement gravée, délicatement coloriée, de plus tirée sur un fort beau papier à travers lequel se voient en transparence, de belles images toutes blanches.

Surtout ne buvez pas de « l'urine refroidie dans des casques d'airain » comme le conseille Flaubert : c'est dégoûtant & inefficace, même employé contre la soif. Décidément les littérateurs sont de grossiers personnages.

Comment peut-on les lire ?

Toujours merci de votre admirateur

& reconnaissant

ES

CCXCV. À PAUL DUKAS

Dimanche, 14 Novembre 1915

Bon Monsieur Dukas.

Combien vous êtes gentil ! Jamais je ne pourrai voir Bloch : j'aurais peur d'avoir l'air odieux.

Voulez-vous lui écrire un tout petit mot, tout petit, à ce sujet ?

Oui, n'est-ce pas ? un tout petit mot.

Le vent ? simplement grossier. Méprisons-le.

J'ai un rhume dans le genre – moins bien écrit, naturellement – du vôtre.

Je parle à voix basse, de contrebasse, même. Il semble que je parle avec mes jambes & que je dis : « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! etc.... »

Admirativement à vous

ES